

## CARACTÈRES

Lire, dormir,  
rêver peut-être

► Il y a en Chine, à Pékin, un hôtel qui s'appelle Read and Rest – «lire et se reposer». A Tokyo, un autre hôtel affiche fièrement Book and Bed – «livre et lit». Au-delà de l'allitération, au-delà du marketing – l'un et l'autre établissements offrent une bibliothèque, plus ou moins bien garnie, de magazines pour l'un et de livres pour l'autre, ainsi que de moelleux oreillers... A contempler ces destinations, pour l'heure hors d'atteinte, on se prend à réfléchir à l'association de la lecture et du sommeil, à rêver aussi un peu...

Petits, nous réclamions une histoire avant de dormir. Lire, se laisser traverser par les mots, puis s'endormir et rêver de temps en temps est une séquence que plus âgés nous avons, pour certains, conservée.

La lecture et le sommeil possèdent d'étranges affinités. L'une et l'autre vous absorbent, l'une et l'autre se pratiquent volontiers allongés, dans une chambre, oubliant le monde extérieur, ouverts aux récits, ceux de notre cerveau qui fabrique des rêves, comme ceux que nous découvrons sur la page.

Il y a un espace du livre et un espace du sommeil qui échappe au matériel, qui ouvre des territoires infinis. Sur la page des abîmes s'ouvrent, des années fuient, des foules se pressent; sur l'oreiller aussi le vertige nous saisit parfois dans les profondeurs de la nuit, des univers se déploient, des existences défilent et d'étranges architectures se bâtissent.

Cette curieuse torpeur, cette concentration particulière partagées par la personne qui lit et celle qui dort ou rêve sont fragiles dans un cas comme dans l'autre. Un bruit, et nous voilà distraits, sortis des limbes, ayant perdu le chemin pourtant si sûr, il y a un instant.

Le sommeil et le livre nous offrent d'autres vies, qui reviennent parfois dès qu'on rouvre le roman qu'on a quitté voilà quelques heures, dès que le songe récurrent réapparaît. Le sommeil sans rêves lui-même, lorsqu'on s'en réveille, peut renvoyer à la bizarre sensation qu'on a parfois lorsqu'on termine un livre: cette impression de sortir d'un tunnel et d'être brutalement ébloui par le réel, ce sentiment de remonter par paliers des profondeurs d'une mer noire et sans fond, d'avoir vécu longtemps, comme en apnée, dans une conscience autre et d'être ramené peu à peu, de façon surprenante, dans un environnement, matériel, familier mais encore teinté d'étrangeté.

Parfois, lorsqu'on veille, alors qu'on vaque à ses occupations, les récits de la nuit et des pages reviennent vous hanter, souvenirs diffus. Insomniaque et lecteur, Proust maître du sommeil et des mots, compare dans *Du côté de chez Swann* la lecture à l'assoupissement. Le narrateur à Combray lit sous un arbre, tellement absorbé qu'il n'entend pas l'heure sonner au clocher: «L'intérêt de la lecture, magique comme un profond sommeil, avait donné le change à mes oreilles hallucinées et effacé la cloche d'or sur la surface azurée du silence.» ■

ÉLÉONORE SULSER  
@eleonoresulser

UN  
DIPLOMATE  
SUISSE FACE  
AUX NAZIS

CHRISTINE MATTHEY  
@MattheyDesaules

**Premier Suisse élu «Juste parmi les nations» par Yad Vashem, Carl Lutz a réussi à sauver des milliers de Juifs hongrois de la déportation en leur délivrant des passeports collectifs. Une initiative qui vaudra à l'agent consulaire le désaveu de sa hiérarchie**

► C'est l'une des plus importantes opérations de sauvetage sous le IIIe Reich: pour l'écrivaine Erika Rosenberg, c'est même la plus importante, et Carl Lutz est sans conteste un héros. Mais comment un agent consulaire suisse à Budapest est-il parvenu à berner Adolf Eichmann? Carl Lutz a, selon les estimations, réussi à sauver 60 000 vies en inventant un système de lettres de protection: elles permettaient aux Juifs de quitter la Hongrie et de fuir la persécution nazie.

La photographie de couverture tient lieu, à elle seule, de chapitre d'introduction: l'homme se tient assis, impeccable, très droit, jambes croisées. Le costume-cravate, l'imperméable sur le bras, chapeau à la main, tout est parfait. Sauf qu'en y regardant de plus près, on voit que ce personnage très soigné pose assis sur une baignoire. C'est Carl Lutz, à l'intérieur de ce qui reste de la salle de bains de sa résidence bombardée du quartier du château de Buda. Une photographie issue des archives privées détenues par sa belle-fille, Agnes Hirschi.

L'auteure de *Carl Lutz et le sauvetage des Juifs de Hongrie*, Erika Rosenberg, a pu la rencontrer: Agnes Hirschi vit aujourd'hui près de Berne, à Münchenbuchsee. Administratrice de la succession de son beau-père, elle a permis à Erika Rosenberg de compléter ses recherches grâce aux documents, mais aussi aux nombreuses images qui sont en sa possession. Carl Lutz photographiait beaucoup, il filmait aussi: une riche documentation visuelle qui permet de retrouver la Budapest des années de guerre et des mois qui ont précédé le désastre. Comme cette émouvante photographie de couverture.

L'homme semble d'ailleurs souvent tiré à quatre épingles, quel que soit l'état de sa maison. Une autre photographie le montre à l'été 1944 devant la grille de la légation suisse à Budapest le cheveu gominé, dans un impeccable costume d'été blanc. Une apparence qui a peut-être joué en sa faveur quand il fallait négocier avec les Allemands.

## DÉTOUR PAR LES SCHINDLER

Erika Rosenberg, journaliste et traductrice, est née en 1951 en Argentine de parents qui ont fui l'Allemagne nazie. Elle a rencontré Carl Lutz en faisant des recherches sur le couple Schindler, rendu célèbre par le film de Steven Spielberg *La Liste de Schindler*. Elle va ainsi apprendre à connaître ce fonctionnaire suisse en poste à Budapest, alors qu'elle fait paraître en 2006 *Emilie Schindler. Une héroïne dans*



Appenzellois issu d'une famille méthodiste de 12 enfants, Carl Lutz aurait sauvé quelque 60 000 Juifs de Budapest en déjouant les quotas imposés par les nazis. (KEYSTONE/IBA-ARCHIV/STR)

## LE SENS DERRIÈRE LES MOTS

ISABELLE RÜF

**Tour à tour drôle, savant ou tragique, Paul Oberson propose un exercice sur le langage**

► Comment maîtriser le chaos après qu'on l'a laissé envahir ce qu'on appelle un espace de vie? C'est un des trois fils que tresse Paul Oberson dans *La Génétique du sens*. Le narrateur, qui semble traverser une phase délicate de son existence, s'emploie à réduire les nuisances de son capharnaüm. Le résultat de ses différentes méthodes, systématiques et burlesques, aboutit-il à un progrès? Trop d'ordre ne nuit-il pas à la créativité? Voilà qui entraîne dans des réflexions vertigineuses ce roi de la procrastination, pourtant pressé de retourner à son jeu vidéo ou à sa sieste. La lecture de Wittgenstein s'interro-

geant sur les mots et les choses pourrait l'éclairer.

Mais c'est le héros du deuxième volet de ce triptyque en fragments qui étudie les *Recherches philosophiques* du philosophe viennois. Cet homme, qui s'occupe d'ergonomie cognitive, s'est retiré pour deux semaines dans son alpage. Pendant que tombe la neige, il scrute la géographie du langage, les constellations que forment les mots, et l'intuition d'une «génétique du sens» le foudroie. Quel sens, quelles images sont tapis derrière les paroles que nous échangeons? Au matin, c'est le palimpseste des traces nocturnes laissées par les animaux et les chasseurs qu'il déchiffre.

Le troisième fil, le plus développé, raconte, en la tutoyant, le destin d'une petite Thaïlandaise de la campagne vendue par son père contre

l'argent de la réparation du toit. A la ville, dans l'exercice de son travail de «danseuse» de cabaret, la fille va de désillusion en désillusion jusqu'à une fin d'horreur, pendant qu'un navire «de belle allure» emmène au loin trois marins qui n'ont pas encore dessaoulé.

## LECTEUR DANS LA NEIGE

On comprend que ce récit est issu d'un carnet de notes, rescapé d'un voyage ancien. A-t-il été retrouvé dans le rangement de l'appartement, appartient-il au lecteur dans la neige ou à l'auteur lui-même? Qui tient les fils qui tissent la trame de ce triptyque? «Je vis. Il pense. Tu es l'autre», est-il écrit en conclusion.

Bref et attachant exercice sur le langage et les genres littéraires, œuvre d'un fonctionnaire genevois, *La Génétique du sens* est publié par

les Editions Moins de cent. Cette nouvelle structure fonctionne selon un modèle militant, qui relève de l'utopie: les fichiers qui permettent de lire ses publications sur téléphone, ordinateur, liseuse ou autre support numérique sont mis gratuitement à disposition. Le livre imprimé s'achète, à prix modique, selon la devise: «Nous donnons ce que nous vendons. Nous vendons ce que nous donnons.» Une initiative à suivre. ■



Genre | Roman  
Auteur | Paul Oberson  
Titre | La Génétique du sens  
Editeur | Moins de cent  
Pages | 80





*l'ombre d'Oskar Schindler.* Après une héroïne de l'ombre, Erika Rosenberg va donc s'attacher à un héros oublié. Le récit nous emmène sur les traces de Carl Lutz, dans une Budapest où, avec lui, beaucoup d'autres se démènent pour sauver des vies juives, utilisant tous les moyens à disposition pour tromper l'ennemi nazi.

#### PARLEMENTER ET RUSER

Un destin étonnant attend Lutz, jeune Appenzellois issu d'une famille méthodiste de 12 enfants, parti à 18 ans de sa Suisse natale pour les Etats-Unis. Après avoir occupé différentes fonctions, aux Etats-Unis et en Palestine, puis en Hongrie, il reviendra en Suisse en 1945: le 12 février, les Soviétiques entrent dans Budapest et lui ordonnent de quitter le pays dans les 24 heures. Il s'enfuit alors vers Istanbul, puis par la mer jusqu'à Lisbonne, et finira par arriver à Genève en passant par Madrid et Barcelone.

Lutz reçoit un accueil plutôt glacial en Suisse, réprimandé par sa hiérarchie pour avoir outrepassé ses compétences avec son système de passeports collectifs. Carl Lutz avait en effet lancé, sous sa propre responsabilité et sans mandat, une opération de sauvetage qui ne cessera de grandir et qui sauvera la vie d'une partie importante des Juifs de Budapest entre 1942 et 1945. Il écrit dans son journal: «... en tant que chrétien, la détresse des Juifs s'apparentait à une injonction de ma conscience; je cherchais un moyen d'aider ces milliers de condamnés à mort».

Mille personnes pouvaient figurer sur un passeport collectif, comme l'explique Erika Rosenberg, il y a chez lui ce sentiment de ne pas avoir sauvé assez vite davantage de Juifs. Quant à ses motivations, il y a bien sûr l'éducation méthodiste reçue au sein de sa famille qui l'aura poussé à lutter contre l'antisémitisme. Mais Carl Lutz ne peut pas être vu comme un chantre de l'égalité raciale: certains extraits de son journal, aux Etats-Unis comme en Palestine, montrent même un homme plein de préjugés racistes.

#### RÉHABILITATION TARDIVE

Carl Lutz ne sera réhabilité par la Suisse que vingt ans après sa mort, en 1995... après être quasiment tombé dans l'oubli. Bien qu'il soit le premier Suisse élu «Juste parmi les nations» par Yad Vashem en 1964, suivi en 1978 de son ex-femme Trudi (Gertrud Lutz-Fankhauser), sa reconnaissance internationale ne compensera jamais l'accueil qui lui est fait à son retour en Suisse, alors qu'il sera tancé pour son utilisation jugée abusive du drapeau rouge à

croix blanche sur les documents destinés aux Juifs. Il sombrera même dans la dépression.

A force d'être qualifié de héros oublié, Carl Lutz l'est un peu moins aujourd'hui: à l'occasion du 125e anniversaire de sa naissance célébré le 30 mars dernier, un très beau *videobook* a été réalisé en allemand et en anglais – une traduction française est prévue. Excellent complément à l'ouvrage d'Erika Rosenberg, ce livre vidéo permet d'avoir accès à des photos d'époque, à des films et à des témoignages de survivants sous forme de bonus que l'on peut activer selon ses intérêts (Carllutz.videobooks.com/intro).

Les efforts se poursuivent pour faire vivre la mémoire d'un homme qui a fait – on ressort convaincu de la lecture de cet ouvrage – tout ce qu'il pouvait à Budapest. Même si des regrets le hanteront de ne pas avoir agi plus tôt. Lutz écrit, dix ans après la fin de la guerre: «J'ai des remords, car, pendant plus de deux ans à Budapest, je me suis tu, alors que je connaissais l'atrocité qui s'y déroulait.»

#### PERSONNALITÉ AMBIGUË

Comme chez les Schindler, remarque Erika Rosenberg, il y a chez lui ce sentiment de ne pas avoir sauvé assez vite davantage de Juifs. Quant à ses motivations, il y a bien sûr l'éducation méthodiste reçue au sein de sa famille qui l'aura poussé à lutter contre l'antisémitisme. Mais Carl Lutz ne peut pas être vu comme un chantre de l'égalité raciale: certains extraits de son journal, aux Etats-Unis comme en Palestine, montrent même un homme plein de préjugés racistes.

Ce sera encore le cas beaucoup plus tard, en 1958, où il exprimera la supériorité de la civilisation blanche. La part sombre de Carl Lutz n'est pas seulement à mettre «sur le compte de sa jeunesse», comme veut le croire Erika Rosenberg. Les contradictions entre ses actes de bravoure à Budapest et ses écrits sur la hiérarchie des races en fait, jusqu'au bout, un personnage ambigu. ■



Genre | Histoire  
Auteur | Erika Rosenberg  
Titre | Carl Lutz et le sauvetage des Juifs de Hongrie  
Traduction | De l'allemand par Maxime Vissac  
Editeur | Livreo-Alphil  
Pages | 229

Videobook en allemand et en anglais: la vie de Carl Lutz en 6 chapitres, avec des témoignages, films et photos d'archives, Carllutz.videobooks.com/intro  
www.carl-lutz.ch (association)

## FRANCHIR LES ALPES POUR S'AFFRANCHIR



Genre | Roman  
Auteur | Vincent Jolit  
Titre | Transalpin  
Editeur | Fayard  
Pages | 157

JEAN-BERNARD VUILLÈME

«*Transalpin*» est un bref et puissant roman de l'émigration impliquant quatre générations de Piémontais

► Si vous n'aimez que les phrases brèves, sèches et sonnantes, n'y allez pas. Vous succomberiez d'impatience, noyé dans les très longues phrases de Vincent Jolit. Si, au contraire, vous appréciez d'embarquer dans des «phrases univers» s'abimant en d'innombrables détails, s'égarant en mille détours avant de revenir au sujet principal, alors ce livre devrait vous plaire. Roman assez bref, mais ambitieux, *Transalpin* commence par un saisissant galop retraçant le parcours de trois générations. Tout débute avec l'arrière-grand-père, un paysan du Piémont. Mû par «une brûlante impatience accompagnée d'un dégoût pour sa condition», il largue les amarres, avec femme et enfant, franchit les Alpes et se dirige vers la France. Sa longue marche s'achève à Hyères, où il trouve de l'embauche aux salins.

#### JAMAIS UNE PLAINTÉ

L'ancêtre accomplit sans rechigner des journées de labeur de dix heures et demie, brisant la croûte, formant des tas, poussant sa brouette jusqu'à la montagne de sel. Le roman décrit aussi le racisme latent, et parfois virulent, des autochtones pour ces Ritals venus leur chiper du travail. L'arrière-grand-père accepte pleinement sa destinée d'exilé de la misère. Jamais une plainte sur ses rudes conditions de vie. La fierté de nourrir sa famille se double du «fantasme d'un rang social», d'une sorte de promotion pour les suivants de sa lignée, dont il serait l'ancêtre et le pilier.

Pour son fils, devenu Français, et presque aussitôt happé dans les tranchées de la Première Guerre mondiale, le sort sera cruel. Un obus lui tombe dessus, le coupant en deux, «avalé par la terre ou vaporisé dans l'air». Le corps du caporal (déroisire promotion) reste introuvable. Il a eu le temps cependant d'avoir à son tour un fils, lequel devient un boucher respecté, «une sorte de transfert entre le sel et la viande». Non pas respecté pour son opulence, mais pour sa formidable dextérité à la découpe, qui lui fait gagner des concours et le remplit de fierté.

#### ÉTERNEL RETOUR

Fin du galop, page 30, avec l'arrivée de la quatrième génération, le fils du boucher, un gosse doué pour le dessin et la peinture. Son père se distinguait aux concours de découpe, lui empoche le premier prix de l'école d'art au nez et à la barbe des biens nés et des nantis. Le fils du boucher devient vite le personnage central du roman. Encore attaché par toutes ses fibres au travail des salins, pelleter, pousser la brouette, activité qu'il choisit pour gagner sa vie, dans un premier temps, on imagine qu'il va bientôt incarner «la ridicule ascension à laquelle l'ancêtre croit». Mais une vie d'artiste, c'est rarement très simple, et le jeune peintre talentueux semble encore empêtré dans la glaise de l'histoire familiale. Il vit un amour heureux, bientôt contrarié par la maladie.

Au-delà de la fin poignante de ce roman, au goût de métaphore et d'éternel retour, l'auteur parvient, par son écriture aux phrases entêtées et tournoyantes, à entrer vraiment dans le vif des êtres et des choses. ■

## AVEC NICOLAS BOUVIER

JEAN-FRANÇOIS SCHWAB

Inspiré par l'auteur de «L'Usage du monde», le Genevois Guillaume Gagnière a entrepris un long périple en Asie. Un récit émaillé d'étonnements et placé sous le signe d'une couleur: le blanc

► A 26 ans, ses études universitaires terminées et son mémoire sur Nicolas Bouvier en poche, le Genevois Guillaume Gagnière dit être «parti de Suisse un peu comme on arrache un pansement: vite et sans trop réfléchir». Mais pour mieux prendre son temps ensuite. Il voyage pendant une année à travers l'Indonésie, l'Asie du Sud-Est et le Japon. Sans but précis. Lentement. Point culminant de ses pérégrinations asiatiques: une montagne de 776

mètres sur l'île japonaise de Shikoku, dernière étape d'un pèlerinage circulaire de 1200 kilomètres jalonnés de 88 temples. A l'arrivée, après deux mois d'effort, un épais brouillard, du blanc partout et pas d'azur.

Après un an «d'errances et de retraites», il pose son sac exactement là où Nicolas Bouvier s'était échoué une soixantaine d'années plus tôt sur l'île de Ceylan, passant neuf mois à délirer tristement. Dans le sillage du *Poisson-scorpion*, le jeune voyageur reconnaît à peine les lieux. «En contemplant les façades d'Indigo Street, je constate qu'il ne reste plus grand-chose: la rue du récit, sa rue, a sombré.»

En écho à la blancheur voilant le dernier temple à Shikoku, les murs de la maison et de toute la rue sont blancs, uniformes, ano-

nymes. Il ne reste plus rien des couleurs de 1955, «cannelle, outremer ou saumon mordus par les embruns». La fameuse chambre mansardée n'est, elle, plus accessible.

#### ÉCRIVAIN EN DEVENIR

«Partir, au fond, ne mène nulle part», en conclut Guillaume Gagnière, mais non sans ouvrir les yeux sur les pages blanches à noircir. «Le blanc, voilà ce que m'offre cette année d'errance: la révélation qu'il me reste encore tout mon âge d'homme à écrire.» Sans jamais faire du Bouvier, suivant au contraire les traces de sa propre musique émondée et sa douce temporalité, ses propres interrogations solitaires aussi, l'écrivain en devenir «ressuscite ces douze derniers mois en vaga-

bondant par les mots», en fragmentant ses images.

Et les toupies dans tout ça? Une dizaine de toupies sri-lankaises achetées pour ramener des souvenirs à ses proches, «tige en métal torsadé, ballon de céramique orné d'une fleur bleue aux étamines en laiton ciselé», trimballées pendant une année avant de découvrir qu'il s'agit en fait de... Ce livre initiatique se termine sur un joli fou rire. ■



Genre | Récit  
Auteur | Guillaume Gagnière  
Titre | Les Toupies d'Indigo Street  
Editeur | Editions d'autre part  
Pages | 120

PUBLICITÉ

WALDHAUS SILS  
A family affair since 1908  
\*\*\*\*\*

Une oasis de bien-être au cœur des montagnes pour les sportifs et les gourmets

Été 2020 • 11 juin - 25 octobre  
Hotel Waldhaus • 7514 Sils-Maria  
T 081 838 51 00 • www.waldhaus-sils.ch